

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 82 (1955)
Heft: 11

Artikel: Les pommes de terre : [1ère partie]
Autor: Bossard, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-229613>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES POMMES DE TERRE

par Maurice Bossard

En ce mois de juillet où l'on va commencer en gros l'arrachage des variétés précoces de pommes de terre, il m'a paru intéressant de dire quelques mots de ce précieux tubercule, d'examiner son origine et sa pénétration sur notre vieux continent, de passer en revue les principaux noms qui lui furent donnés, enfin, de jeter un coup d'œil sur la manière dont nos ancêtres le cultivaient.

Le problème de l'origine précise de la pomme de terre et de son chemin de pénétration en Europe est compliqué par le fait que les gens, voire les savants et les agronomes, des XVI^e et XVII^e siècles ont souvent confondu trois plantes originaires d'Amérique produisant des tubercules comestibles et appartenant, pourtant, à des familles botaniques fort différentes : le *topinambour*, qui est une composée très voisine, botaniquement parlant, du tournesol ; la *patate*, qui est une convolvulacée comme le liseron ; la *pomme de terre*, qui est une solanée comme la tomate. Souvent aussi, les noms donnés aux XVII^e et XVIII^e siècles à l'une de ces trois plantes sont maintenant spécifiques d'une autre ; ainsi dans la *Nouvelle Maison rustique* de Liger (édit. 1732 et 1762), pomme de terre est synonyme de topinambour, de même le *cartoufle* (mot actuellement dialectal pour pomme de terre) semble bien être chez Olivier de Serres un topinambour.

C'est, selon le *Nouveau Larousse agricole*, en 1534 que les pommes de terre furent introduites en Espagne en provenance du Pérou. De là, elles semblent avoir pénétré en Italie au cours du XVI^e siècle déjà, par l'intermédiaire des Carmélites déchaussées. En 1586, notre tubercule fit son entrée en Angleterre, importé de Colombie et non, comme on l'a longtemps prétendu, de Virginie (USA).

Comment la pomme de terre parvint en Europe centrale ? Nous sommes ici

en présence de deux explications. Pour les botanistes du XVIII^e siècle, elle aurait passé d'Angleterre sur le continent par les Flandres, la Picardie, la Lorraine, l'Alsace, la Bourgogne, la Suisse, etc. Les botanistes actuels préfèrent voir son centre d'expansion en Franche-Comté où les Espagnols, possesseurs de ce petit pays, l'auraient importée ; de là, elle se serait répandue aux alentours : Alsace-Lorraine, Bourgogne, Suisse, puis les Alpes françaises et enfin le Languedoc.

Chez nous, en tout cas, il semble que ce soit le savant botaniste Bauhin († 1624) qui l'ait plantée le premier. Pour sa part, Cérésole dans sa *Notice historique sur la ville de Vevey* signale (malheureusement sans référence) la première apparition de la pomme de terre chez nous en 1586. Il se hâte d'ajouter que la culture généralisée n'aura lieu que bien plus tard.

En effet, il est clair que c'est au XVII^e siècle seulement que la pomme de terre devint — et encore dans un nombre très restreint de pays européens — un mets familier. Cette introduction difficile de cette solanée s'explique en grande partie par le fait qu'il n'y avait pas eu précédemment en Europe une plante analogue à laquelle elle put se substituer.

Les Irlandais furent les premiers, semble-t-il, à s'en nourrir. Les Lorrains et les Francs-Comtois la cultivaient aussi au XVII^e siècle ; au milieu de ce même siècle, elle fut d'un grand secours

aux Allemands ruinés et menacés de famine par la Guerre de Trente Ans. Si l'on en croit l'auteur du *Mémoire sur la culture des pommes de terre* publié en 1764 par les soins de la Société économique de Berne, c'est un des ancêtres de Jean-Rodolphe Tschiffeli (1716-1780) qui introduisit véritablement la culture du précieux tubercule en Suisse. Ainsi, l'on peut admettre que c'est dans la seconde moitié du XVII^e siècle que la pomme de terre commença à prendre place dans notre agriculture. Selon Valmont de Bomare, vers 1730, elle était déjà fort répandue et était devenue une des bases de la nourriture du peuple suisse.

Pendant ce temps, la plus grande partie de la France, et notamment Paris, continuait à ignorer ou à dédaigner la pomme de terre. Le silence de la *Nouvelle Maison rustique* de Liger, en 1762, au sujet de cette plante, est bien caractéristique. Il faut bien le dire, la

pomme de terre avait mauvaise presse chez nos voisins de l'ouest, on l'accusait de rendre stupides ceux qui en mangeaient, et même de leur faire contracter la lèpre. Avant 1770, des savants et des économistes tels que Valmont et Turgot, essayèrent bien de vaincre ces préjugés, mais n'eurent guère de succès. C'est à Parmentier (qu'on croit souvent l'introducteur de la pomme de terre dans l'Europe entière) que notre solanée connut sa véritable expansion en France dans les années qui précédèrent immédiatement la Révolution. La faveur qu'elle connut par la suite auréola d'une gloire peu commune son inlassable propagateur, de là le nom de *parmentière* donné parfois à la pomme de terre.

Nous voici ainsi arrivés au problème des noms de la pomme de terre, problème que nous traiterons dans notre prochain article.

(A suivre.)

DÉFENDONS NOTRE PATOIS !

La mort de notre patois est une de ces fatalités brutales contre lesquelles on se sent impuissant, mais qu'on ne subit pas sans protester. C'est une langue charmante que cette langue qu'on tue ; elle a la grâce pittoresque et naïve, elle a de la concision et du trait ; elle se prête admirablement à ce à quoi elle sert, c'est-à-dire à la conversation familière entre gens du même village, entre commères et compères qui se saluent en allant aux champs ou jasent en se retrouvant le soir au « coterd ». Et que de souvenirs s'y rattachent pour quiconque a passé à la campagne tout ou partie de sa jeunesse.

Le patois, mais c'est la langue même du pays ; c'en est l'image : nos meilleures chansons nationales ne sont-elles pas en patois ? A l'étranger, quelques mots de patois, entendus par hasard, ne font-ils pas sur nous le même effet que la mélodie du Ranz des vaches ? Narrachent-ils pas au plus insensible des larmes d'attendrissement ?

Le patois meurt victime de ce qu'on appelle la civilisation, du cosmopolitisme, de la nécessité d'être comme tout le monde, à présent que tout le monde est partout.

Eugène Rambert (Mélanges).